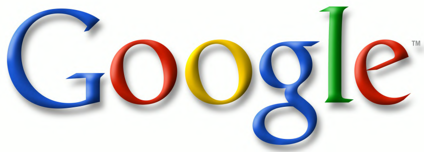






LA BIBLIOTHÈQUE

DE

JULES JANIN

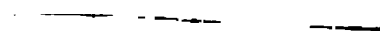


PARIS

LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES

M DCCC LXXVII







LA BIBLIOTHÈQUE

DE

JULES JANIN

TIRÉ A CINQ CENTS EXEMPLAIRES

Plus 10 sur papier de Chine et 10 sur
papier Whatman.



LA BIBLIOTHÈQUE DE JULES JANIN.

LA BIBLIOTHÈQUE

DE

JULES JANIN

PAR

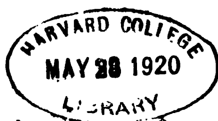
PAUL LACROIX

Conservateur de la Bibliothèque de l'Arsenal



PARIS
LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES
Rue Saint-Honoré, 338

M DCCC LXXVII


HARVARD COLLEGE
MAY 28 1920
LIBRARY



INTRODUCTION

Morituri te salutant.

HABENT sua fata libelli! *La bibliothèque de Jules Janin va donc être vendue à l'encan et dispersée comme tant d'autres, cette bibliothèque qui, selon la pensée de son créateur, devait se conserver intacte dans un dépôt de l'État, et que la veuve de l'illustre mort, la première intéressée à faire exécuter la volonté du défunt, n'a pas eu le temps ou la*

force de défendre contre le fatal et inexorable marteau du commissaire-priseur!

Il est dans la destinée des bibliothèques de disparaître tôt ou tard avec leurs possesseurs. Ainsi que les morts, dans la ballade de Gœthe, les bibliothèques vont vite. Et la bibliothèque de Jules Janin aura vécu plus qu'elles ne vivent d'ordinaire, car notre pauvre ami a commencé de former la sienne en 1835 ou 1836, et ce n'est qu'au bout de quarante ans que cette bibliothèque va tomber dans la fosse commune des ventes publiques.

Je puis dire, de la bibliothèque condamnée à périr, que je l'ai vue naître, que j'ai pris intérêt à son développement assez lent et irrégulier, que j'ai applaudi ensuite à ses progrès, et que j'ai été le confident des intentions, des espérances de son auteur. C'est donc à moi qu'il appartiendrait, mieux qu'à personne, de prononcer l'oraison fu-

nèbre de cette bibliothèque, qui, de même que celles de Soleinne et de Motteley, ces admirables collections qu'on voulait faire éternelles, ne sera bientôt plus qu'un souvenir. Il en restera du moins un bon Catalogue descriptif, rédigé et classé de main de maître, catalogue digne de faire le cénotaphe de la malheureuse bibliothèque de Jules Janin.

Je ne me suis pas senti le courage de rentrer dans le chalet de Passy, où repose encore, pour quelques jours seulement, cette charmante collection de livres, que Jules Janin avait réunie avec tant de soins, ex donis omnium (*depuis la reine Amélie et monseigneur le duc d'Aumale jusqu'à mesdames Eugénie Doche et Suzanne Lagier, depuis Guilbert de Pixérécourt et Léopold Double jusqu'à moi,* (non de minimis curat prætor), *et qu'il couvait des yeux avec tant d'amour, en se disant, dans son for*

intérieur, que, de tous ses ouvrages, ce serait le plus durable. J'aurais éprouvé sans doute un doux et triste plaisir à feuilleter une dernière fois ces beaux livres, que Janin ne touchait pas sans émotion et sans respect; je me serais pénétré certainement, dans cette visite d'adieu à ses livres favoris, de la douleur qu'il a ressentie lui-même au moment de s'en séparer pour toujours, et peut-être aussi des amers pressentiments qui lui auront rendu cette séparation plus pénible. Janin ne pouvait croire cependant que son vœu suprême ne serait pas réalisé et que sa bibliothèque ne lui survivrait pas plus de deux années. Mais, en mourant le premier, devait-il supposer que cette fidèle et chère compagne de son existence littéraire ne vivrait pas davantage?

Il m'a semblé que la bibliothèque de Jules Janin, à l'époque où elle avait si bonne envie de grandir encore et de durer tou-

jours, était assez bien représentée dans une notice improvisée, pour ainsi dire, au milieu des livres de cette bibliothèque et presque sous les yeux du collecteur, qui se réjouissait du bel accueil que je faisais à sa librairie. *Il y a de cela cinq années, et je me rappelle encore avec tristesse la joie, la reconnaissance qu'il me témoignait en cette occasion, lorsqu'il lut l'éloge de ses livres, écrit par un de ses plus vieux amis : « Qui aime J. J. aime sa bibliothèque, me disait-il gaîment, car J. J. aime sa bibliothèque comme une compagne des bons et des mauvais jours. C'est là, ajoutait-il en me montrant ses armoires bien garnies, c'est là le but, le couronnement de ma vie littéraire :* vitam impendere vero. » *Et madame Jules Janin étant entrée en ce moment : « Voilà ce qu'il y a de mieux dans ma bibliothèque, s'écria-t-il, c'est mon bibliothécaire. Joseph Quesnel fut le dernier*

bibliothécaire des de Thou; Baluze, le bibliothécaire de Colbert; l'abbé Rive, le bibliothécaire du duc de La Vallière. Eh bien! ma femme remplira sa mission plus fidèlement encore que ces fameux bibliothécaires d'autrefois : elle gardera mes livres quand je ne serai plus là pour les voir et pour en jouir; elle les gardera, je l'espère, longtemps après moi, et ne les quittera pas sans les avoir mis en condition chez un honnête et digne dépositaire, qui les placera dans quelque monument public, sous les auspices d'un dieu bienfaisant, et qui inscrira sur le frontispice de mon musée : « Ici est l'âme de Jules Janin. »

Je me souviendrai sans cesse de ce vœu testamentaire, et je le consacre aujourd'hui par la réimpression textuelle de la notice qui a eu son approbation, et qui était, en 1872, la description abrégée de cette bibliothèque dans laquelle Jules Janin voulait

laisser son âme, comme avait fait le licencié Pierre Garcias, en écrivant sur la pierre qui cachait un trésor : Aqui esta encerrada le alma del licenciado Petro Garcias. *Depuis 1872, la bibliothèque de Jules Janin a reçu bien peu de nouveaux livres; elle en a même perdu quelques-uns qui n'étaient pas les moins précieux, car leur illustre possesseur, souffrant sans cesse de la maladie qui devait nous l'enlever, s'occupait moins de sa chère bibliothèque; il négligeait même de faire relier les volumes de dédicace qui arrivaient encore dans ses mains paralysées par la goutte, et auxquels il tenait le plus. Il était pauvre alors ; sa plume, qui l'avait fait riche pendant sa laborieuse vie littéraire, cessait de répandre ces perles et ces pierreries qui suffisaient à lui assurer l'*aurea mediocritas *du poëte : par une amère dérision de la fortune, il ne devint millionnaire que la veille de sa mort.*

Madame Jules Janin, aussitôt qu'elle eut le malheur de le perdre, songea sérieusement à remplir ses intentions formelles, à publier une édition de ses œuvres, à sauver sa bibliothèque en la léguant à un corps savant ou à un établissement public. On fit grand bruit de ces pieuses et libérales résolutions, mais il était écrit dans le grand livre des destinées humaines que ces résolutions si vivantes, si éclatantes, si persistantes, seraient bientôt lettre morte. La veuve de Jules Janin est allée rejoindre son regretté mari dans le tombeau où elle l'avait exilé, en quelque sorte, au cimetière d'Évreux, loin de notre Paris, qui était sa vraie, sa seule patrie, et la bibliothèque de Jules Janin va être vendue aux enchères, et les œuvres complètes de Jules Janin ne seront peut-être jamais recueillies et publiées!

Certes, madame Jules Janin avait à cœur de se faire l'exécutrice testamentaire des vo-

lontés de son mari, en assurant le sort de cette bibliothèque qu'il aimait tant, en rassemblant les matériaux de l'édition des œuvres complètes, qu'il regardait avec raison comme la récompense de cinquante ans de travaux et de succès littéraires. Janin ne s'était pas fait faute de parler à ses amis et de cette édition de ses œuvres complètes, et de la conservation intégrale de sa bibliothèque, ære perennius, *comme il disait avec Horace. Moi-même, je lui écrivais, encore bien peu de temps avant sa mort : « Quand vous ferez vos œuvres complètes, ainsi que nous en avons causé ensemble, rappelez-vous que je possède dans ma bibliothèque tout ce que vous avez semé à pleines mains dans les journaux et dans les recueils collectifs :* disjecti membra poetæ. » *Je lui avais dit cordialement, lorsque je dévoilais les mystères de sa bien-aimée bibliothèque* urbi et orbi : « *C'est moi qui*

réclame l'honneur d'en faire le catalogue. » Madame Janin savait tout cela, et si tout cela s'est envolé en fumée, accusons-la seulement d'être morte trop tôt, sans avoir prévu qu'elle mourrait si vite.

Elle avait pourtant auprès d'elle deux confidents, deux témoins sincères des idées, des désirs, des projets de l'écrivain et du bibliophile, MM. Piedagnel et A. de la Fizelière, l'un secrétaire dévoué et désintéressé de Jules Janin, l'autre son admirateur assidu et son intime conseiller. Ces deux lettrés eussent été dignes et capables de préparer, sous la direction de madame Janin, cette édition des œuvres complètes, à laquelle nous aurions tous contribué de nos efforts et de nos sympathies. M. Alexandre Piedagnel a été oublié le premier; M. A. de la Fizelière n'a pas obtenu sans difficulté la délicate mission de publier une élégante édition des œuvres choisies... Dieu fasse que

la merveilleuse exécution typographique de cette édition, qui sort des presses amies de M. D. Jouaust, et les jolies eaux-fortes dont elle est ornée, n'empêchent pas plus tard un éditeur d'entreprendre l'édition des œuvres complètes, en 20 ou 25 volumes in-8° !

Mais la bibliothèque, hélas! la bibliothèque dont je déplore d'avance la perte inévitable, qu'a-t-on fait pour la conserver aux lettrés, aux bibliophiles de l'avenir? Madame Jules Janin avait pensé d'abord à la placer sous la sauvegarde de la Bibliothèque de l'Institut, en la donnant à l'Académie française. L'idée n'était pas plus heureuse que pratique. La condition du don aurait été l'inféodation de la bibliothèque dans un local réservé, dans une sorte de temple qui n'aurait pas eu d'autres dieux que Janin et ses livres. L'Académie française ne se montra pas très-disposée à accepter un legs fondé sur de pareilles exigences. Car, le legs

accepté avec ces conditions onéreuses, on aurait pu voir chaque académicien réclamer à son tour, par testament, un culte analogue pour sa mémoire et pour sa bibliothèque. Madame Janin ne recueillit, de son offre généreuse, que des témoignages de gratitude honorables, absolument passifs et inertes, verba et voces, prætereaque nihil.

Force lui fut de chercher fortune ailleurs pour la bibliothèque de Jules Janin. La ville natale du prince des critiques, la ville de Saint-Étienne, crut avoir des droits à solliciter la succession bibliographique de son glorieux concitoyen. Mais cette bibliothèque toute littéraire, toute pleine des reliques de la jeune école romantique, ne convenait guère au public indigène qu'on voulait lui imposer dans une ville toute industrielle, toute marchande. La fumée des hauts fourneaux eût d'ailleurs noirci bientôt les dorures de ces beaux livres, reliés par Trautz-Bauzon-

net, Duru, Capé et Thouvenin. Cette bibliothèque ne contenait qu'un petit nombre d'œuvres académiques, et l'Académie française l'avait refusée; elle ne renfermait pas dix volumes de sciences minéralogiques, chimiques et physiques : la ville de Saint-Étienne n'avait donc rien à y voir, et madame Janin dut renoncer à confier aux compatriotes de son cher mari les livres qui avaient fait les délices du maître, delicias domini.

Où donc déposer, pour l'immortalité du nom, cette bibliothèque que l'Académie française n'avait pas acceptée et que la ville de Saint-Étienne n'avait pu obtenir? Madame Janin vint à se souvenir de moi et de la Bibliothèque de l'Arsenal; elle n'eut pas besoin d'y être amenée et encouragée, elle avait sous les yeux mes lettres à Janin, et dans la mémoire un écho de nos entretiens relatifs à ses chers livres; elle pensa aussi que la Bibliothèque de l'Arsenal ne serait

pas un asile à dédaigner pour la gloire de Jules Janin, qui avait fait, pour ainsi dire, sa veillée des armes dans le salon de Charles Nodier, quand il fut armé chevalier de lettres par ce grand maître des élégances de la langue française, par ce grand juge de la littérature contemporaine, arbiter deliciarum, *comme était surnommé Pétrone.*

Elle m'écrivit à ce sujet, elle eut avec moi plusieurs conférences : tout fut débattu, tout fut décidé. Il fallait à la bibliothèque de Janin un local spécial, approprié à cette destination, et pouvant réunir aux livres et aux autographes les tableaux, statues, médailles, etc., exclusivement relatifs à l'élève, à l'ami de Charles Nodier. On trouva le local, on fit le plan des aménagements nouveaux que commandait l'installation de la Bibliothèque Janinienne. *L'architecte était averti, le ministère de l'instruction publique promettait de faire*

grandement les choses; la donation de la bibliothèque de Janin à la Bibliothèque de l'Arsenal allait être un fait accompli..... Tout à coup, madame Janin, dès longtemps menacée d'une fin rapide et douloureuse, tomba malade, au retour d'un voyage à Évreux, où elle avait pris les dispositions testamentaires que l'état de sa santé rendait urgentes. Elle m'avait donné rendez-vous pour me communiquer ces dispositions, mais elle était déjà trop souffrante pour me recevoir. « Tout est en règle, me dit son vieil ami M. Moore (qui est mort si peu de jours après elle); madame Janin a fait et complété son testament à Évreux; elle lègue les livres de son mari, avec une rente perpétuelle, à la Bibliothèque de l'Arsenal, et elle vous charge nominalement d'exécuter ses volontés à cet égard. »

Trois mois plus tard, madame Janin succombait à la terrible maladie, qui n'avait pas

atteint son intelligence avant de ruiner son corps, mais qui ne lui permit pas même de voir venir la mort et de s'y préparer. Son testament d'Évreux n'existait plus ou n'avait jamais existé, et son immense fortune revenait de droit à ses héritiers naturels, sans que l'édition des œuvres complètes de Jules Janin fût promise et assurée pour l'avenir, sans que la bibliothèque eût été mise à l'abri d'une dispersion irréparable. Sic voluere fata... *Je crois entendre la voix de Jules Janin citant Virgile, après avoir cité Horace. Avant un mois, il ne restera plus de cette charmante et aimable bibliothèque qu'un bon et correct Catalogue, dû aux soins pieux du savant libraire et bibliophile M. Potier, et l'on se dira tristement que cette bibliothèque, qui n'ajoutera pas plus de 70,000 francs à la riche succession de la famille Huet, aurait été, dans un demi-siècle, le plus curieux monument de la litté-*

rature d'une époque où Jules Janin fut l'arbitre du goût, l'oracle de la critique, et le véritable représentant de l'esprit français.

P. L. Jacob, bibliophile.

1er février 1877.



2.



LA BIBLIOTHÈQUE

DE JULES JANIN

EN 1872

L'ÉLOQUENT auteur de ce beau panégyrique du *Livre*, qui restera comme un pieux monument érigé en l'honneur de l'art typographique par un de ses plus fidèles adeptes, le charmant philosophe qui a écrit, à la manière de Cicéron et de Sénèque, un traité exquis sur l'*Amour des livres*, n'était peut-être pas né bibliophile, mais il l'est devenu et il le sera, toujours plus ardent,

toujours plus passionné, toujours plus délicat, jusqu'à son dernier soupir bibliographique.

Il y a plus de quarante ans, Jules Janin était déjà un écrivain de premier ordre, un critique ingénieux et raffiné, un journaliste habile et original, un romancier fantaisiste et brillant. Mais il n'était pas encore bibliophile, quoiqu'il eût des livres, une espèce de bibliothèque, deux ou trois cents volumes peut-être, plus ou moins dépareillés, plus ou moins éprouvés par une lecture incessante et peu soigneuse : car l'aimable et spirituel auteur lisait sans cesse, surtout à table, surtout au lit, soir et matin, et souvent la nuit. De plus, il aurait pu inscrire sur ses bouquins une devise imitée de celle de Grolier : *J. Grolierii et amicorum,* car, amis ou ennemis, tous les visiteurs, tous les habitués avaient droit de prendre et d'emporter ses livres,

qui reparaissaient rarement au logis ou qui n'y revenaient pas en trop bon état.

Jules Janin avait pourtant un bibliothécaire, un *garde* de sa bibliothèque, une vieille tante fort âgée, que ses infirmités retenaient à la maison, où elle servait de mère à son cher neveu, qu'elle regardait comme son enfant. Il fallait voir la tendresse et le respect que Jules Janin avait pour cette digne femme! Il ne serait pas sorti sans lui avoir dit adieu; il ne rentrait jamais sans aller la voir et s'informer de sa santé : c'était là sa première pensée; mais, aussi, il ne lui demandait pas compte des livres qui étaient partis depuis le matin ou la veille, et qu'il ne retrouvait pas à leur place. Tous les jours, un ami ou tout autre, qui était déjà venu et que la brave femme reconnaissait pour l'avoir entrevu une seule fois chez *Jules,* revenait chercher un livre, ou deux, ou trois, ou da-

vantage : « N'oubliez pas de les rapporter, disait la tante, car Jules tient à ses livres, quoiqu'il les ait tous lus. »

Je me rappelle une édition des Œuvres complètes de Bossuet, dans laquelle Jules Janin avait étudié la science du grand style, et qu'il voyait avec impatience diminuer de jour en jour, si bien qu'elle se trouva réduite à dix ou douze volumes. Je me rappelle encore la Bibliothèque choisie des Pères de l'Église grecque et latine, traduits par l'abbé Guillon, qui s'étonnait, à chaque visite qu'il faisait à son jeune élève, de la disparition progressive des volumes de ce vaste recueil, auquel Jules Janin avait fourni une élégante traduction des plus beaux morceaux de saint Chrysostome : « Que fais-tu de mes volumes? lui disait l'abbé, de mauvaise humeur. Depuis ma dernière visite, saint Clément d'Alexandrie s'en est allé, et nous

n'avons plus qu'un seul volume de saint Augustin! — Cela prouve que votre ouvrage est apprécié comme il le mérite, répondait Janin en riant, et que tout le monde veut le lire, malgré le débordement des éditions de Voltaire. Il reste encore 15 volumes sur 26; mais, quand tous auront pris la clef des champs, vous me donnerez la seconde édition, que je revois avec vous et dont nous corrigeons les épreuves. Au fait, le format in-12 est plus commode que l'in-8°, et j'aurai 36 volumes au lieu de 26. — Mais, objectait l'abbé Guillon, on te les prendra, comme les autres. — Eh bien! repartit Janin, j'attendrai la troisième édition pour en avoir un exemplaire complet. »

Dès ce temps-là, Jules Janin recevait des libraires et des auteurs une énorme quantité d'ouvrages nouveaux, brochures et volumes; il en rendait compte quelque-

fois dans les divers journaux dont il était collaborateur, il y jetait au moins un coup d'œil et il les oubliait dans un coin. C'était dans ce coin que les visiteurs quotidiens allaient puiser à pleines mains, sans interruption, car le fonds des nouveautés de la librairie parisienne semblait intarissable; Jules Janin n'y prenait pas garde ou ne s'en souciait, mais il remarquait avec plaisir que sa bibliothèque était plus rarement mise à contribution par les emprunteurs qui ne rendent jamais les livres, ou qui les rendent tachés, fripés, gâtés, déshonorés.

A cette époque, de très-beaux livres, des exemplaires d'amateurs, commencèrent à pénétrer, quoique un peu dépaysés, dans la bibliothèque de Jules Janin. Charles Nodier, Aimé Martin, Laurentie, etc., lui donnèrent quelques jolis volumes, qui lui firent beaucoup de plaisir

et qu'il se plut à feuilleter amoureusement, en s'en faisant honneur, en les montrant avec une sorte d'orgueil. C'étaient les premiers tâtonnements d'un bibliophile naissant et inexpérimenté. Mais ces beaux livres, il ne sut pas encore les garder et les posséder : seulement, il les regretta, il les pleura, lorsqu'ils lui furent enlevés par les incorrigibles *amis* de J. Grolier.

Je m'honore, je me réjouis d'avoir été peut-être l'excitateur du goût des belles éditions chez Jules Janin, et voici comment : il *voisinait* avec moi et venait passer la soirée au coin du feu avec deux ou trois intimes ; on causait beaucoup, on jouait un peu, on jouait à l'écarté et même au loto ; on jouait surtout à la *poussette* avec des épingles : l'enjeu, le lot, quand je devais le fournir, était un livre, une édition récente en papier vélin, ou en papier

d'Annonay. Or je perdais sans cesse, et Janin gagnait, avec une joie d'enfant, ce qui devait augmenter et enrichir sa bibliothèque. Un soir, il gagna de la sorte un exemplaire broché des *Lettres de Madame de Sevigné*, édition de Monmerqué, en 12 volumes in-8°, et il l'emporta, enchanté, comme ses amis emportaient les livres de sa bibliothèque. Le lendemain matin, il m'écrivit qu'il avait passé la nuit à lire ou plutôt à relire Mme de Sévigné, et qu'il l'avait trouvée plus admirable encore dans une si belle édition, si bien imprimée, sur un magnifique papier. Le bibliophile était fait.

J'ajouterai que, pour me consoler d'avoir perdu un si beau livre, pour me récompenser aussi de lui avoir procuré tant de plaisir, il m'envoya une charmante aquarelle de Delacroix, que j'ai toujours conservée comme un précieux

souvenir de mon voisin de la rue d'Enfer.

Voilà Jules Janin bibliophile, non encore de fait, mais d'intention. Sa bibliothèque s'accroît tous les jours, et la vieille tante fait bonne garde pour empêcher les livres de s'en aller à tous vents. Les éditeurs de Paris, Ladvocat, Levavasseur, Urbain Canel, Gosselin, Delangle, affluent dans le petit logement du critique déjà célèbre, et avec eux arrivent les bonnes éditions nouvelles, en beaux exemplaires de choix. Le papier de Chine, qu'on n'employait auparavant que pour le tirage des gravures, était dès lors requis par la typographie, et les exemplaires tirés sur ce papier avaient procuré des délices inconnues aux amateurs. Jules Janin ne fut pas le dernier à être piqué de la tarentule du papier de Chine : quand on lui apportait en présent un livre de cette espèce, c'était pour lui un jour heu-

reux, trois fois heureux, *albo notanda lapillo;* il passait des heures entières à promener ses regards amoureux sur le papier glacé, dont il admirait l'extrême finesse et la couleur tendre et harmonieuse; il ne lisait pas alors, à quoi bon? Les sens de la vue et du toucher étaient seuls en jeu dans ces douces jouissances de bibliophile, si l'on peut traduire ainsi le vers d'Horace :

Nocturna versate manu, versate diurna.

Charles Nodier, Aimé Martin, le comte de La Bédoyère, avaient proclamé non-seulement le triomphe du papier de Chine, mais encore inauguré le règne du papier vélin, du papier de Hollande, des papiers de couleur et des grands papiers. Jules Janin, un des premiers, fit son apprentissage à l'école de ces bibliophiles illustres; il voulait que le livre de son goût,

de son choix, ne fût pas le livre du premier venu; il voulait que les ouvrages qu'il aimait, qu'il préférait, entrassent chez lui avec toutes les grâces et toutes les splendeurs que l'imprimerie pouvait leur donner. Il se déclara, devant les grands éditeurs en renom, l'apôtre enthousiaste, l'amant fanatique du papier de Chine et de tous les papiers de luxe qui peuvent servir à rehausser la beauté de l'impression; il se mettait ainsi à la tête d'une classe spéciale de bibliophiles, qui eurent une grande part aux progrès de la typographie française contemporaine.

Jules Janin ne savait pas sans doute, quand il disait à un libraire ou à un auteur : « Vous me ferez tirer un exemplaire sur papier de Chine ou sur papier de couleur, et si vous voulez, j'enverrai le papier à l'imprimerie! » il ne savait pas que le

président de Thou, le fameux bibliophile, ne faisait pas autrement. Le président de Thou, en effet, malgré la gravité et la multiplicité de ses occupations, trouvait toujours le temps de s'inquiéter des bons ouvrages qui étaient alors sous presse, et il chargeait son bibliothécaire de lui en faire tirer, à ses frais, un exemplaire sur grand papier ou sur papier de Hollande. C'est ainsi que fut faite cette prodigieuse bibliothèque de Thou, dont les exemplaires, par la qualité du papier comme par la beauté de la reliure, ne ressemblaient en rien à ceux des meilleurs bibliophiles de son temps.

Jules Janin aurait eu bientôt une bibliothèque aussi nombreuse, sinon aussi rare que celle des de Thou, s'il avait gardé tous les livres, tous les beaux livres modernes qui lui venaient comme le blé au moulin; mais les appartements de Paris

ne sont plus assez vastes pour contenir des bibliothèques, et Janin donnait ses livres avec autant de plaisir qu'il les avait reçus en don. Grâce à cette prodigalité, la bibliothèque restait stationnaire, quant au nombre des volumes qu'elle contenait et qui n'étaient plus livrés à la discrétion du premier occupant. La vieille tante, il est vrai, était morte à l'âge de cent ans accomplis, et Janin, qui l'avait fait peindre par Devéria, comme le président de Thou avait fait *pourtraire* son bibliothécaire Pierre Dupuy par le peintre bibliophile Daniel Dumoutier, se souvint plus tard du sort des livres de sa première bibliothèque, si mal gardée par la digne et vénérable femme, et il inscrivit de sa main, *propria manu*, derrière ce portrait, cette touchante allocution à un passant inconnu :

Voici donc le portrait de ma seconde mère,
Ma tante, ange gardien qui mourut centenaire.

O toi qui, dans cent ans, trouveras quelque jour,
Sur les quais, sur les ponts, au coin du carrefour,
Livrée à tous les vents de bise et d'agonie,
Cette image à bon droit honorée et bénie,
Accepte, ami Passant, par grâce et par raison,
Ce cadre qui sera l'honneur de ta maison.
Ainsi, dans ton respect et ta reconnaissance,
D'un honnête écrivain j'aurai la récompense.

JULES JANIN.

Les conseils de Nodier, d'Aimé Martin et de Guilbert de Pixérécourt, leur exemple surtout, avaient profité à Jules Janin, qui, sans renoncer, tant s'en faut, à ses exemplaires en papier de Chine et en papiers de couleurs, retournait alors vers les anciens livres reliés et bien reliés, que La Bruyère, en profane qu'il était pour le culte du vieux maroquin, avait osé qualifier de *tannerie!* Janin se passionna de préférence pour les elzeviers. On lui fit présent de quelques volumes imprimés par ces fameux imprimeurs de Leyde et d'Amsterdam, et couverts de bonnes et

riches reliures d'autrefois. C'en fut assez pour décider des nouvelles aspirations du jeune bibliophile, qui se mit à suivre la piste des éditions elzeviriennes dans les ventes[1]. Dès ce moment, les volumes brochés qui composaient la bibliothèque de Jules Janin passèrent par les mains des bons relieurs, notamment de Duru, qui fut pendant nombre d'années le seul *arbiter deliciarum* de cette bibliothèque.

Je fus charmé d'apprendre que mon ancien élève en bibliomanie, le spirituel feuilletonniste du *Journal des Débats*, mon camarade du *Figaro*, était passé maître bibliophile. Je ne perdis pas l'occasion de le pousser dans une voie qui ressemble à ces petits sentiers tout bordés de fleurettes odorantes, où l'on s'égare volontiers sans se soucier du but. Je lui envoyai, pour exciter son ardeur, en l'appelant *servus librorum*, deux bouquins

qu'il a toujours conservés en souvenir de moi, ce cher et noble ami, et que j'ai eu la satisfaction de retrouver dans sa bibliothèque actuelle, au bout de trente-cinq ans, avec des notes autographes qui font de ces bouquins deux bijoux inestimables. Ce sont deux poëmes de Jacques Jacques, le *Demon travesty, descouvert et confus* (Paris, Hugues Denoually, 1673, in-12)[2], et le *Faut mourir, ou les Excuses inutiles qu'on apporte à cette nécessité* (Paris, Ch. Chavance, 1693, in-12)[3]. Ils étaient honorablement vêtus en veau antique, de la main de Thouvenin, ce qui les rendait plus présentables. Sur le feuillet de garde du premier, Janin a écrit, au moment même : « *Ex dono et munificentia Dn. bibliophile Jacob* (*mon ami Paul Lacroix*). Mai 1837. J. Janin. » Sur l'autre volume, où j'avais moi-même signé cet *ex dono : A Jules Janin l'auteur de la Danse macabre*, Ja-

nin avait, longtemps après, ajouté cette note si philosophique, qui prouve qu'il feuilletait souvent ses livres : « Ce n'est, en effet, comme l'indique ici notre cher Paul Lacroix, que le poëme *burlesque* de la *Danse macabre*. Il ne faudrait pas prendre à la lettre l'épithète *burlesque*. Au contraire, notre poëte Jacques Jacques est tout à fait, dans le fond et dans la forme, un homme sérieux. J. J. *Mai* 1849. »

Cette date n'est pas à négliger; c'est l'époque où Jules Janin écrivait des notes sur ses livres, à l'instar de Charles Nodier, qui lui avait donné de si bonnes et si amicales leçons; c'est l'époque où il songeait réellement à se faire une bibliothèque de bibliophile. La plupart des elzeviers qu'il a réunis et qui forment un ensemble intéressant, sinon très-remarquable, ont été acquis dans les ventes, en cette année 1849[4], où, nous disait-il, sa bourse

était assez bien garnie. « En ce temps-là, a-t-il ajouté en soupirant, j'achetais des livres, mais je ne faisais pas encore bâtir et planter, comme le vieillard de la fable de La Fontaine. »

C'est sur un joli petit livre acheté en 1849, la première édition des *Œuvres* du chevalier de Bertin, deux volumes in-18, reliés en maroquin vert[5], que nous avons recueilli ce délicieux *memento* poétique :

Aimer est un destin charmant :
C'est un bonheur qui nous enivre
Et qui produit l'enchantement.
Avoir aimé, c'est ne plus vivre,
Hélas ! c'est avoir acheté
Cette accablante vérité,
Que les serments sont un mensonge,
Que l'amour trompe tôt ou tard,
Que l'innocence est un grand art
Et que le bonheur est un songe.

Janin s'est rappelé que le savant Boissonnade, son collègue au *Journal des Débats,* n'avait pas dédaigné de commenter,

ad usum litteratæ juventutis, les élégies du chevalier de Bertin.

C'est sur un exemplaire, assez médiocre, par parenthèse, de la traduction de Longus, avec les figures du Régent, que nous lisons, avec la date de 1849 [6], ce piquant et délicat éloge des dessins de Philippe d'Orléans : « Monseigneur, disait un artiste italien, vous êtes un maître dessinateur. Il ne vous manque guère, pour être un artiste accompli, que d'être un pauvre diable comme moi, *di poco necessita.* »

Je voudrais pouvoir copier toutes les notes que je rencontre sur les livres portant la date de 1849, et que Jules Janin a complétement oubliées depuis. Ces notes, écrites à la hâte, sont comme des bouquets à Chloris, adressés par le galant bibliophile aux petits volumes (ce sont tous des in-12 ou des in-16), dont il

s'était épris un instant, et qui l'avaient rendu infidèle même au papier de Chine. Mais il devait bientôt revenir à ses premières amours, suivant le proverbe et la chanson, malgré la possession tant souhaitée d'une des merveilles du monde des livres rares, le *Regnier*, elzevier, non rogné, relié par Thouvenin, exemplaire de Pixérécourt[7] !

Depuis 1849, Jules Janin n'a pas cessé d'augmenter sa bibliothèque, et il l'augmente encore tous les jours; mais il paraît avoir renoncé à l'acquisition des anciens livres, qui ont atteint l'apogée des prix exorbitants, et qui pourtant doubleront encore de valeur par la force des choses. Il n'a plus d'argent, dit-il, pour faire des folies : il est propriétaire, il bâtit, il plante; il plantera, il bâtira, tant qu'il aura du terrain pour y mettre des arbres et des maisons. N'est-ce pas là une autre sorte

de bibliothèque? La sienne, d'ailleurs, celle des livres, celle qu'il possède maintenant et qui est définitive, remplit presque tout un étage de son chalet de Passy, et elle tiendrait bien plus de place s'il n'en avait pas envoyé la moitié, tous les livres brochés, à la Bibliothèque publique de Saint-Étienne, sa ville natale, et en Normandie, à la maison de campagne de son beau-père, où il va se reposer tous les ans, comme Horace à Capoue.

Jules Janin a donné beaucoup de livres et de beaux livres; il n'en a jamais vendu que deux, et encore à la Bibliothèque nationale, qui ne les avait pas, notamment une des plus anciennes éditions gothiques de la *Farce de Pathelin*. Il a gardé, il garde précieusement, outre ses elzeviers, quelques précieux échantillons de la librairie française du XVI[e] siècle, en superbes exemplaires, les *Œuvres* de Bonaventure Des

Periers (Lyon, J. de Tournes, 1544, in-8°)[8], les *Marguerites de la Marguerite des princesses* (Lyon, J. de Tournes, 1547, in-8°)[9], la première édition de Montaigne, 1580[10], en deux volumes, et non en deux parties, comme le dit le *Manuel du Libraire,* et quantité d'autres plus ou moins rares. Il a rassemblé, seulement à titre de spécimen, les plus beaux livres *illustrés* du XVIII[e] siècle, les *Contes* de la Fontaine, édition des Fermiers généraux[11], les *Chansons* de La Borde[12], etc. On trouverait aussi çà et là, dans ce coquet et séduisant pêle-mêle, des joyaux du siècle de Louis XIV, c'est-à-dire des éditions originales de Molière, de La Fontaine[13], de La Rochefoucauld[14], de La Bruyère[15], de Bossuet[16], etc.

Mais, je le répète, ce n'est pas là ce qui fait la spécialité et, si l'on peut employer ici cette expression, l'individualité de la bibliothèque de Jules Janin; ce n'est pas

ce qui le charme et le passionne le plus : nous le disions plus haut, il en est revenu à ses premières amours, c'est-à-dire au papier de Chine, aux grands papiers, aux papiers de couleurs, à tout ce qui donne un cachet particulier et unique à l'impression d'un livre. Jules Janin est de son temps, avant tout; il s'est entouré de ses contemporains, comme d'une cour au milieu de laquelle il rayonne dans sa gloire littéraire. Son cœur bat encore à la vue d'un nouveau livre sortant des presses de Jouaust, imprimé sur vélin ou sur papier de Chine. *Ce sont deux puissants dieux!*

Cette bibliothèque se compose de 4,000 volumes environ, dont la plupart sont des éditions modernes, en exemplaires d'amateurs : Jules Janin les enrichit autant que possible de gravures et de photographies, avant de les faire relier par Capé, Simier et Trautz-Bauzonnet.

Il a surtout donné ses préférences à un genre de reliure qu'un relieur nommé Hirou exécute avec conviction, mais qui n'égale pas les vieux vélins de Hollande : cette reliure, en parchemin blanc, porte sur le dos un titre calligraphié en gothique et rehaussé en or et en couleurs. C'est Eugène Devéria qui avait donné le modèle de cette reliure, qu'il relevait par des dessins à la plume, vivement et spirituellement tracés. Une reliure de cette espèce, sur une édition de Pausanias [17], provenant de Devéria, nous a moins frappé, dans la bibliothèque de Jules Janin, que ces lignes pleines de cœur et de philosophie qu'il a écrites sur la garde du volume :

Ce petit volume est un souvenir de Mme Devéria elle-même. J'avais eu l'honneur d'écrire une page à la louange d'Eugène Devéria (le mardi 6 avril 1858, *Journal des Débats*). Les deux dessins à la plume (sur la couverture) sont de Devéria lui-même. Il s'efforçait de donner

une valeur à ses livres, à ses dessins, à tout ce petit bien qui devait être la ressource unique de sa charmante femme et de ses six enfants !

A lui aujourd'hui ! à nous demain !

J. Janin.

Vendredi, 9 avril, après le feuilleton.

Mais, si les jolis volumes qui viennent grossir encore la bibliothèque de Jules Janin sont accompagnés de dédicaces charmantes et de souvenirs autographes *ad hominem,* le maître du logis n'y ajoute plus que bien rarement ses propres notes, ses confidences. *Les Oracles ont cessé !*

Pourtant, sur la garde d'un bon et beau livre d'histoire contemporaine, un des derniers venus, qui était arrivé simplement broché, *de la part de l'auteur,* de la part d'un prince royal, parmi les livres splendidement reliés de notre Horace français, et qui, grâce à lui, est maintenant aussi richement habillé que les autres, nous avons découvert cette innocente

malice à la Martial, écrite de la main de Jules Janin, qui l'avait fait relier à ses frais : *Sumptu meo*[18]. Rappelons, à ce sujet, que Pierre Corneille, qui était pauvre, a mis son *ex dono* sur vingt ou trente exemplaires de sa traduction de l'*Imitation de Jésus-Christ*, in-4°, tous reliés en maroquin rouge à compartiments, par Antoine Ruette, relieur du roi. C'était l'usage alors, et l'infatigable La Serre lui-même, qui, encore plus pauvre que le grand Corneille, publiait, *déserrait* tous les mois un volume, comme dit Boileau, ne manquait pas de distribuer ses exemplaires de dédicace admirablement reliés en maroquin vert et dorés à petits fers.

On peut dire que Jules Janin est le bibliophile du cœur. Sa sensibilité s'épanche naïvement et sincèrement dans les notes qu'il a mises sur les ouvrages de ses amis, et qui sont, hélas ! trop souvent, des

oraisons funèbres. Aussi devrait-il inscrire, comme une devise, ces seuls mots au frontispice de sa bibliothèque : *Je les aime, ils m'ont aimé.* Il n'y a qu'à ouvrir les volumes que lui a donnés Ponsard, pour y trouver, en vers et en prose, les témoignages de cette glorieuse amitié ou fraternité littéraire. Sur un Catulle offert à son noble et généreux ami[19], Ponsard, au lit de mort, écrivait ce legs d'admiration et de reconnaissance : « De la part de Catulle, de Tibulle et de Properce, à l'ami d'Horace, hommage confraternel, et de la part d'un vieil ami, à mon cher et excellent Jules Janin. »

Ces exemplaires d'amis sont, en quelque sorte, les fleurons de la couronne du bibliophile des Muses modernes. Béranger le savait bien, lorsque, renvoyant à son rival, au futur traducteur de l'Horace romain, la splendide édition publiée par

Perrotin, cet exemplaire unique, orné de toutes les suites de gravures et triomphalement relié par Duru, que l'Horace de Passy lui avait confié, il traça, en tête de ce magnifique exemplaire, cette invocation à ses Chansons [20] :

Mes pauvres filles, retournez chez celui qui vous a si généreusement accueillies. Voyez, malgré votre peu de mérite, comme il vous a splendidement habillées, vous qui, par habitude, courez les rues en si piètre parure. Ah! remerciez le bon Janin, qui, sachant que votre vieux père n'avait pas le moyen de vous attifer si richement, s'est chargé des dépenses de votre toilette, et, malgré tant de gens intéressés à votre perte, a le courage de vous adopter et de vous défendre. Pareille générosité est rare aujourd'hui. Tout républicain qu'on m'accuse d'être, assurez bien de ma gratitude le Roi de la Critique.

BÉRANGER.

Mai 1855.

La bibliothèque de Jules Janin, Dieu merci, ne doit plus craindre de perdre un

pareil trésor et tant d'autres, car elle est gardée désormais par un incorruptible cerbère, par un charmant dragon des Hespérides, par un bibliothécaire gracieux et aimable, qui en fait les honneurs, mais qui en tient les clefs; par un élève bibliophile qui a profité des leçons du maître, et qui recueille aussi, pour son compte, autant d'hommages que de livres nouveaux[21]; par un secrétaire intime enfin, qui n'est autre que la digne et intelligente compagne de l'illustre écrivain.

P. L. Jacob, *bibliophile.*





NOTES

Nous ne pouvons mieux faire que de renvoyer le lecteur aux articles mêmes du Catalogue des livres rares et précieux composant la bibliothèque de M. Jules Janin *(Paris, Adolphe Labitte,* 1877, *grand in-*8 *de* xv *et* 231 *pages), pour indiquer les livres dont il est question dans notre Notice.*

1. Jules Janin, il faut l'avouer, ne fut pas d'abord un amateur très-difficile en fait d'éditions elzeviriennes. Les premiers exemplaires qu'il jugea dignes de former sa bibliothèque n'étaient pas trop irréprochables. Le meilleur qu'il ait acquis dans ces premiers temps est une édition d'Horace, n° 253 du catalogue : *Quinti Horatii Flacci poemata, edid. Joan. Bond* (Amstelodami, apud Danielem Elzevirium), 1676, in-12, front. gravé, mar. r., dos orné, fil. et riches ornem. sur les plats, dent. int., tr. dor. (*Duru*). Joli exemplaire, grand de marges.

2. Voy. le n° 377 du Catalogue.

3. Voy. le n° 378 du Catalogue.

4. Voy. les nos 26, 70, 81, 82, 253 et 349 du Catalogue.

5. Voy. le nº 395 du Catalogue.

6. Voy. le nº 645 du Catalogue.

7. Voy. la note du nº 326 du Catalogue. Dans cette note, M. Potier croit savoir que l'exemplaire non rogné du Regnier elzevier, était celui de M. L. Cailhava, et non celui de Guilbert de Pixérécourt; mais nous nous rappelons positivement avoir vu sur cet exemplaire l'*ex-libris* de Pixérécourt, et Jules Janin faisait sonner très-haût cette provenance, d'autant plus qu'il se souvenait d'avoir touché et convoité ledit exemplaire dans la bibliothèque de Pixérécourt, qui était très-fier de le posséder.

8. Voy. le nº 325 du Catalogue.

9. Voy. le nº 326 du Catalogue.

10. Voy. le nº 78 du Catalogue.

11. Voy. le nº 370 du Catalogue.

12. Voy. le nº 388 du Catalogue.

13. Nous sommes presque sûrs d'avoir vu chez Jules Janin les éditions originales de plusieurs pièces de Molière, des *Fables* et des *Contes* de La Fontaine, outre l'édition des *Œuvres* de Molière, de 1682, nº 516 du Catalogue, et le *Recueil de poésies chrétiennes* publié par La Fontaine, nº 372 du Catalogue.

14. Le Catalogue ne mentionne pas l'édition originale des *Maximes* que nous avions signalée dans la bibliothèque.

15. Voy. le nº 86 du Catalogue.

16. Voy. les nºs 226 et 229 du Catalogue.

17. Voy. le nº 1054 du Catalogue.

18. Nous n'avons pas reconnu ce volume dans le Catalogue, à moins que ce ne soit le nº 1190.

19. Voy. le n° 249 du Catalogue.

20. Voy. le n° 406 du Catalogue.

21. Voy. les n°s 557, 740, 886, 887, du Catalogue.

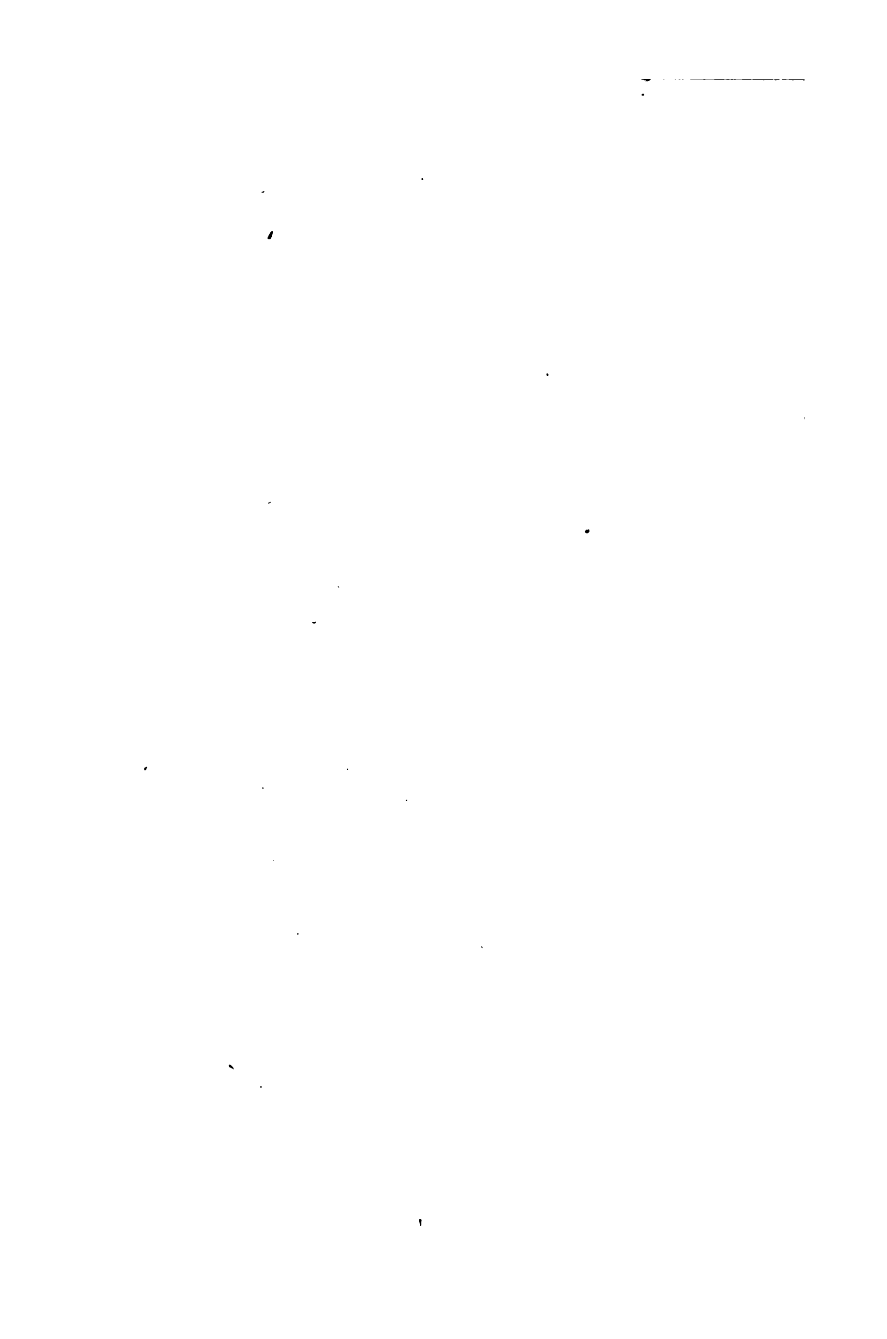


A PARIS

DES PRESSES DE D. JOUAUST

Rue Saint-Honoré, 338

M DCCC LXXVII






3 2044 051 724

